FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1924 — **THÈSE** — N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

André DURVILLE

Né à Paris le 23 Juillet 1896

L'Action de la pensée sur les phénomènes de nutrition cellulaire

Président : M. Charles RICHET, *professeur.*

Éditions de
l'*Institut de Médecine Naturelle*
15 *bis*, Rue Cimarosa
PARIS (16e)

LE DOYEN. . . . M. ROGER.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	LETULLE.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	RICHAUD.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	GILBERT. CHAUFFARD. ACHARD. WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET. HARTMANN. LEJARS. GOSSET.
Clinique ophtalmologique	De LAPERSONNE.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'acouchements	COUVELAIRE. BRINDEAU. JEANNIN.
Clinique gynécologique	J. L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	BROCA Auguste.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
ABRAMI.....	Pathologie médicale.
ALGLAVE.....	Pathologie chirurgicale.
AUBERTIN	Pathologie médicale.
BASSET	Pathologie chirurgicale.
BAUDOUIN	Pathologie médicale.
BINET.....	Physiologie.
BLANCHETIÈRE .	Chimie biologique.
BRANCA	Histologie.
BRULE	Pathologie médicale.
BUSQUET	Pharmacologie et matière médicale.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.
CHAMPY	Histologie.
CHIRAY	Pathologie médicale.
CLERC.....	Pathologie médicale.
DEBRE	Hygiène.
. DE JONG.....	Anatomie pathologique.
DUVOIR.....	Médecine légale.
ÉCALLE	Obstétrique.
FIESSINGER	Pathologie médicale.
FOIX	Pathologie médicale.
GARNIER	Pathologie expériment[le].
HARVIER.....	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER....	Urologie.
HOVELACQUE ..	Anatomie.
JOYEUX.....	Parasitologie.

MM.	
LABBÉ Henri	Chimie biologique.
LARDENNOIS	Pathologie chirurgicale.
LE LORIER	Obstétrique.
LE MAITRE	Oto-rhino-laryngologie.
LEMIERRE.....	Pathologie médicale.
LEVY-SOLAL....	Obstétrique.
LHERMITTE.....	Pathologie mentale.
LIAN.....	Pathologie médicale.
MATHIEU.....	Pathologie chirurgicale.
METZGER.....	Obstétrique.
MOCQUOT	Pathologie chirurgicale.
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
MULON.....	Histologie.
PHILIBERT	Bactériologie.
RIBIERRE	Pathologie médicale.
RICHET Fils	Physiologie.
ROUVIÈRE	Anatomie.
STROHL	Physique médicale.
TANON	Pathologie médicale.
TIFFENEAU.....	Pharmacologie et matière médicale.
VAUDESCAL.....	Obstétrique.
VERNE.....	Histologie.
VILLARET	Pathologie médicale.
WELTER.....	Ophtalmologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	
CAMUS.....	Physiologie.
GOUGEROT,.....	Pathologie médicale.
GUÉNIOT.....	Obstétrique.

MM.	
RETTERER	Histologie.
ROUSSY.....	Anatomie pathologique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.	
AUVRAY	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE.	Clinique médicale.
LEREBOULLET ...	Clinique médicale infantile.
LÉRI.....	Clinique médicale.
LŒPER	Clinique médicale.

MM.	
OMBRÉDANNE...	Clinique chirurgicale infantile.
PROUST	Clinique chirurgicale.
RATHERY	Clinique médicale.
SCHWARTZ.....	Clinique chirurgicale.
TERRIEN.....	Cliniq. ophtalmologique

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé.....	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.....	Stomatologie.
N	Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A HECTOR DURVILLE

mon père

qui fut mon premier maître

en Psychisme

A mon président de thèse

M. Charles RICHET

professeur à la Faculté de Médecine de Paris

membre de l'Institut

membre de l'Académie de Médecine

A mes maîtres dans les hopitaux

MM. les professeurs DELBET

GOSSET

de LAPERSONNE

M. le professeur agrégé MAUCLAIRE

L'Action de la pensée sur les phénomènes de nutrition cellulaire

La pensée, consciente ou non, est susceptible d'influencer profondément la nutrition de nos cellules ; quoi de plus naturel, puisque la nutrition de nos tissus est sous la dépendance d'un riche réseau vasculaire et nerveux. Le cœur, si bien doté au point de vue nerveux, et les vaisseaux, avec tout leur lacis enveloppant de nerfs vaso-dilatateurs et vaso-constricteurs, ressentent d'une façon vive toutes les incitations nerveuses, émotionnelles, mentales. On connaît bien les effets produits sur l'arbre circulatoire par les chocs nerveux émotionnels ; on connaît moins ceux que peut produire sur lui la pensée consciente volontaire.

Ce travail a surtout pour but de mettre en évidence l'action que peut exercer la pensée consciente sur certains de nos organes, que cette pensée consciente vienne de l'être lui-même sous forme d'acte volontaire ou d'auto-suggestion, ou qu'elle provienne d'un autre par le mécanisme de la suggestion.

CHAPITRE I

La stigmatisation chez les mystiques

Il est depuis longtemps connu que, chez les gens à synthèse mentale faible, l'auto-suggestion peut créer sur les vaisseaux capillaires de violents phénomènes de vaso-dilatation qui peuvent produire, soit la simple rubéfaction sur une partie du corps, soit de véritables exsudations plus ou moins sanguines ; on a même relaté des cas sur lesquels il semble qu'il faille faire des réserves. où l'action auto-suggestive aurait provoqué de véritables plaies (?)

L'émotion religieuse mystique, a été, à travers l'histoire, la grande productrice des réactions auto-suggestives circulatoires ; c'est elle qui a fait reproduire sur les fanatiques les stigmates du Christ.

Citons quelques cas parmi les plus connus :

Saint-François d'Assise vit, disent les textes religieux, apparaître sur lui, au mont Alverne, des plaies analogues à celles qui fixèrent le Christ à la croix. Frère Elie écrit à ce sujet : « On n'a jamais vu miracle pareil qu'en la personne du Fils de Dieu,.. Notre frère nous est apparu crucifié, portant sur son corps les cinq plaies qui sont réellement les stigmates du Christ ».

François fut canonisé par Grégoire IX en 1228, à cause de sa stigmatisation, et le 5 Avril 1237, le même pape écrivait à toute la chrétienté pour certifier le miracle des stigmates, et il lui attribuait une origine divine.

Parmi les autres stgmatisations reconnues d'origine divine par l'église, il y a lieu de citer celles de Sainte Claire de Montefalco, de Sainte Catherine de Sienne, de Sainte Thérèse, de Sainte Véronique Giuliani.

Maurice de Fleury relate que Mgr de Ségur, qui fut un très pieux et très digne prélat, considérait la stigmatisation comme une preuve de l'intervention du diable sur la terre, et écrivit, à l'appui de sa thèse un petit ouvrage « destiné à propager l'horreur et l'effroi du Malin, en racontant d'une manière saisissante ses plus récentes incursions sur terre ». Il y est, notamment, question d'un jeune homme « qui reçut, une nuit, la visite du diable. » Le lendemain, il portait à l'épaule une tache brunâtre, « trace évidente d'un attouchement infernal. »

A côté des stigmatisés divins et des stigmatisés diaboliques, il y a lieu de citer les stigmatisés profanes, qu'ont surtout étudiés les médecins : tels sont le cas de Louise Lateau et de Catherine Emmerich.

Louise Lateau, jeune fille hystérique, atteinte d'attaques d'extase religieuse, fut pour la première fois stigmatisée le 24 avril 1868. Si ces stigmatisations sont réelles, c'est-à-dire si elles ne sont pas le résultat d'une auto-mutilation volontaire ou inconsciente, elles sont intéressantes. Laissons la parole au Dr Imbert Gourbeyre, qui a longuement étudié Louise et qui a publié sur elle une étude intitulée *Les Stigmatisées*. « Le vendredi 1er Mai, le sang s'échappa du côté et par la face dorsale des deux pieds... Le Dr Gonne enleva la pellicule des ampoules et ordonna des médicaments... M. le curé estime à un litre la quantité de sang répandue chaque vendredi... Le vendredi suivant, la stigmatisation se complétait par l'apparition

de la couronne sanglante : on remarqua au front quatre petites tâches de sang comme provenant de quatre piqûres d'épingles. Plus tard, cette hémorragie a pris un grand développement... »

Quand le Dr Goubeyre examina Louise, il lui trouva : un stigmate au dos de la main gauche, elliptiforme, couvert d'un feu de sang...; une large tache rose circulaire de la grandeur d'une pièce de dix centimes à la paume gauche ; un stigmate au dos de la main droite ayant même forme et même aspect que le correspondant de la main gauche ; un stigmate palmaire droit de même forme qu'à gauche ; c'est une ampoule circulaire soulevée par le liquide sous-jacent. Les stigmates des pieds sont constitués par des ampoules. Le stigmate du côté gauche de la poitrine est grand comme la paume de la main... »

Le Dr Lefebvre, professeur à Louvain, a publié sur Louise un important travail : *(L. Lat. de Bois d'Haine, sa vie, ses extases, ses stigmates,* par le Dr Lefebvre, Louvain, Picters VIII); nous extrayons sa conclusion : « Une jeune fille soumise à notre observation présente deux phénomènes importants : le premier consiste dans un écoulement de sang qui se produit tous les vendredis... qui se montre sur des points toujours les mêmes, aux deux faces des pieds et des mains, au côté gauche de la poitrine, au front et au pourtour de la tête. — Le second phénomène est une extase...

« J'ai suivi ces phénomènes pendant près de deux ans ; des milliers de témoins, parmi lesquels une centaine de médecins et plus de deux cents théologiens, les ont vus comme moi.

« Leur existence est donc démontrée de la manière la plus certaine... »

A l'encontre du Dr Lefebvre qui juge les stigmates comme un évènement surnaturel, et qui croît démontrer que « les saignements périodiques de Louise Lateau n'appartiennent à aucune des espèces hémorragiques admises dans les cadres réguliers de la science », et que « les lois de la physiologie pathologique ne permettent pas d'ex-

pliquer leur génèse », se place l'opinion du père Coconnier.

Le P. Coconnier, religieux de St. Dominique, qui a publié en 1897, un livre intitulé l'*Hypnotisme franc*, s'élève avee raison contre l'origine divine des stigmates : « l'imagination dit-il, est capable, à elle seule, de produire, en certains sujets, des exsudations sanguines de la peau », et il cite entre autres les exemples suivants :

Une femme voit un enfant sur le point d'avoir le pied écrasé par une porte en fer ; elle est prise d'une douleur intense au même pied ; elle croît l'enfant blessé. Par suite, rougeur et enflure autour de la cheville, ce qui l'oblige à rester au lit quelques jours.

Second fait : une cuisinière de Bordeaux, voyant saigner sa maîtresse, est tellement saisie au moment où le chirurgien enfonce sa lancette qu'elle ressent au pli du coude une sensation de piqûre, et bientôt apparaît une ecchymose en ce point.

Troisième fait : un matelot, dans l'effroi d'une horrible tempête, a peur d'être englouti dans les flots. Une sueur sanguinolente apparaît sur son visage et les parties supérieures de son corps.

Déjà au XVI[e] siècle, Pierre Pomponace avait soutenu que les stigmates de Saint François d'Assise étaient dus à l'ardeur de son imagination. Cornelius Agrippa et Giordano Bruno avaient soutenu la même thèse.

Le prof. Ch. Richet a récemment cité le cas suivant :

« Une jeune mère est occupée à ranger, dans une armoire, des porcelaines dont elle a les mains pleines ; son petit enfant joue, à terre, à l'autre extrémité de la chambre, près du foyer sans feu. A force de toucher la crémaillière, le rideau de la cheminée menace de tomber sur le cou de l'enfant, qui se trouve à genoux et dans la position du guillotiné, le rideau de la cheminée jouant le rôle du couperet.

C'est à ce moment, précédant immédiatement la chute du rideau métallique, que la mère se retourne subitement ; elle entrevoit le danger que court son petit enfant. Sous l'influence du saisissement,

« son sang », selon l'expression consacrée, « ne fait qu'un tour ». Comme cette femme est très impressionnable et nerveuse, il se forme, paraît-il, sur-le-champ, un cercle érythémateux et saillant autour du cou, dans le point même où l'enfant allait être frappé. Un médecin, venu quelques heures après, put encore le constater. »

Rosinus Lentilius rapporte qu'un jeune enfant fut mené devant l'échafaud où l'on pendait deux de ses frères, et qu'il sua du sang par tout le corps pendant l'exécution.

Fagon raconte qu'une religieuse tombée aux mains de soldats effrénés dans une ville prise d'assaut, mourut d'une sueur de sang.

Alliot de Mussey, docteur-régent de la Faculté de Paris, fit de nombreuses recherches sur les sueurs de sang; c'est d'après les matériaux qu'il recueillit que Dom Calmet écrivit sa dissertation sur la sueur du sang du Christ. Il conclut à la possibilité des sueurs sanguines.

Gourbeyre (l'*Hypnotisme et la Stimatisation*, p. 33), dit que Suarez explique la sueur du Christ par la tristesse et l'agonie durant la prière.

Le Dr Baron Carl du Prel croit pouvoir affirmer qu'une émotion vive ressentie par la mère peut créer un stigmate sur la partie correspondante du fœtus. Nous estimons l'affirmation très osée. D'ailleurs, même si les faits étaient certains. il n'est pas établi que le mécanisme de production de ces stigmates soit le même que celui qu'on constate chez les vrais stigmatisés.

Avec toute la prudence et la réserve désirables, citons, pour documentation, quelques faits relatés par du Prel :

Une femme ayant été effrayée par les mains bleues d'un teinturier, donna le jour à un garçon dont les deux mains étaient bleues (?)

Une femme enceinte se réfugie, pendant un orage, dans les gerbes d'un champ; elle sent tout à coup une souris lui grimper sur le ventre. Affolée, elle frappe la bête et la tue sur elle. Elle donne

naissance à une fille qui portait sur le ventre l'image d'une souris et des raies d'un rouge sang (?)

Le sage Montaigne avait déjà relaté un cas analogue.

Duchatel et Warcollier, dans « *Les miracles de la Volonté* », rappellent que Van Swieten voulut un jour enlever une chenille du cou d'une belle jeune personne qui la pria, en riant, de la laisser tranquille. Elle la portait, dit-elle, de tout temps. Un examen plus attentif permit au savant de voir distinctement les vives couleurs et les poils hérissés de la chenille. La mère de la jeune fille, sur ce, raconta qu'étant grosse de cette enfant, il lui était tombé sur la nuque une chenille qu'elle n'avait pu enlever qu'avec peine (?)

Liébault parle d'une jeune fille dont la peau était tachetée de petites marques couvertes de poils bruns rappelant la fourrure du tigre. Sa mère enceinte avait eu peur à la vue d'un tigre (?)

Le même Liébault cite le cas d'un vigneron qui ressemblait d'étonnante façon à la statue du saint patron de son village qui se trouvait à l'église. Pendant sa grossesse, la mère avait eu l'idée fixe que son enfant ressemblait à ce saint.

Si le cas de Liébault nous semble quelque peu exorbitant, nous voulons cependant bien admettre que l'idée de la mère puisse marquer le corps de son enfant.

Si la femme enceinte a l'idée fixe de donner le jour à un enfant intelligent, fort et beau, il est logique qu'elle galvanise en elle des énergies qui peuvent construire le petit être autrement que si elle pensait de façon inverse.

CHAPITRE II

La stigmatisation expérimentale

Si les derniers faits cités ont besoin d'être constatés à nouveau et bien étudiés pour faire partie du domaine de la science, il n'en est pas moins acquis que la stigmatisation est désormais un phénomène incontestable ; il est d'ailleurs relativement facile de la reproduire expérimentalement.

Dès 1885, Focachon, pharmacien près de Nancy, produisait des vésications par suggestion sur la peau d'un somnambule.

Bourru et Burot (de Rochefort) reproduisaient, la même année, par la même méthode, chez un malade qu'ils présentèrent au Congrès de Grenoble, un « dermographisme » allant même jusqu'à l'extravasation sanguine.

D'autres expérimentateurs les suivaient dans la même voie.

Pierre Janet a récemment cité un cas de dermographisme par suggestion, et notre frère, le Docteur Gaston Durville. en a étudié un très bel exemple sur son sujet hystérique Jane. Il suffisait de coller sur le bras de la malade un timbre-poste, en lui affirmant que celui-ci

était un vésicatoire, pour voir apparaître, quand on retirait le petit papier, une boursouflure rouge comme n'en provoquent que les plus puissants révulsifs. La simple affirmation avait créé, exactement à l'endroit choisi, une telle réaction vaso-dilatatrice que l'exsudation de sérum sanguin s'en était immédiatement suivie.

Hector Durville, dans son livre *Le fantôme des vivants*, relate comment, chez son sujet endormi magnétiquement, Mme Lambert, il obtint sans aucun contact, sur l'épaule de celle-ci, une large ecchymose ressemblant à celle que produirait un vésicatoire.

Charles Lancelin, dans sa *Sorcellerie des Campagnes*, publie la discussion critique de ce fait, discussion qui eut lieu à la Société Magnétique de France, entre Hector Durville et le Dr Gaston Durville, ce dernier regrettant que la constatation de l'ecchymose n'ait été faite que le lendemain de l'expérienee, ce qui peut laisser soupçonner une fraude de la part du médium.

Les médecins spécialisés dans le traitement des maladies par l'action de l'idée savent quelle puissance considérable peuvent avoir sur la circulation sanguine la suggestion et l'auto-suggestion. Certes, nous ne pensons pas comme le Dr Imbert Goubeyre, qui estimait que « dire à un sujet endormi : ce soir, *à quatre heures, tu saigneras de ce bras*, et constater que l'hémorragie a lieu, est chose renversante au premier chef » ; nous sourions même quelque peu quand nous le voyons considérer le phénomène comme *extra-naturel*, et soupçonner même celui-ci d'être diabolique (I)

Si les grands exemples de stigmatisation sont exceptionnels, ils sont légion les petits faits qui prouvent d'une façon incontestable l'action puissante qu'exerce la pensée sur le système circulatoire.

Nous nous sommes souvent amusé à provoquer, par une suggestion indirecte, une brusque action vaso-constrictrice sur le visage d'une personne émotive. « Tiens, mais qu'est-ce que vous avez », disons-nous, en ajoutant l'appoint suggestif d'une attitude, d'un regard convaincus et inquiets, « comme vous êtes pâle ! » Même si

elle se sentait très bien, instantanément la personne pâlit ; la suggestion a stimulé les nerfs vaso-constricteurs qui entourent les capillaires de la face et produit la pâleur. Chez les grands sensibles, chez les gens amoindris par un choc moral quelconque, l'expérience peut prendre des proportions extraordinaires. Un de nos sujets s'évanouissait (évanouissement avec syncope cardiaque), quand on lui donnait cette suggestion de la pâleur.

Pendant la guerre, nous avons vu un courageux lieutenant de chasseur à pieds qui venait de recevoir une balle dans l'épaule, perdre tout à coup connaissance parce qu'un de nos brancardiers, particulièrement maladroit, venait de lui dire : « Mais, mon lieutenant, comme vous êtes pâle ! » La douleur, l'inquiétude de la lésion produites par le projectile n'avait pas ébranlé la sérénité de l'homme, mais il n'avait pu résister à la suggestion de pâleur.

Toujours dans le même ordre d'idée, nous disons à quelqu'un, avec toute l'assurance désirable : « Vous avez donc chaud, votre figure est rouge ». Si ce quelqu'un est émotif, il rougit ; il est presque toujours facile de constater ce rougissement en regardant les oreilles.

Nous disons à notre sujet Marthe D... : « il fait bien chaud ici ! » Marthe ne tarde pas à sentir son front et ses mains moites de chaleur. Si on insiste, la sueur perle sur le front et aux paumes des mains. Il n'est pas nécessaire que Marthe soit en hypnose pour que le phénomène se produise ; on l'obtient aisément à l'état de veille.

Ce que la suggestion peut sur autrui, l'auto-suggestion peut le réaliser sur soi-même. Notre frère le Dr Gaston Durville relate, en 1911, l'expérience suivante, réalisée sur lui-même :

Il se refroidit les pieds en mettant ceux-ci dans l'eau très froide, puis il s'étend sur son lit et envoie, par un effort de concentration mentale, à un de ses pieds, un ordre de réchauffement. Au bout d'un temps très court (deux, trois minutes) le pied qui reçoit l'ordre de réchauffement est chaud et l'autre froid.

Le Dr Coste de Lagrave a reproduit la même expérience. A cheval ou dans une salle non chauffée, s'il souffrait du froid aux pieds, il s'auto-suggérait la sensation de chaleur, et ses pieds, dit-il, se réchauffaient en moins de cinq minutes. Coste de Lagrave a remarqué que l'élévation de température se produisait plus facilement et plus rapidement du côté droit. Selon lui, la cause probable de cette différence vient de ce qu'étant droitier, il a mieux exercé ce côté et l'a rendu plus sensible aux excitations et aux émotions. L'explication est plausible.

A l'aube d'un glacial matin d'avril 1915, mouillé jusqu'aux os et couvert de pieds en tête de la boue des tranchées de Woëvre, nous venions d'achever le chargement de la dernière voiture de blessés ; le véhicule était plus que complet. Pour parcourir les sept kilomètres de route qui séparaient l'endroit du combat de l'ambulance, au pied des Hauts de Meuse, il nous fallut nous contenter d'une place debout hors de la voiture, en plein vent, un de nos pieds étant sur le marche-pied, et une main cramponnée au pare-brise ; pas une couverture pour s'entortiller, toutes celles disponibles étant sur les blessés. Il est difficile d'imaginer condition physiologique pire : la boue, l'eau, le froid de quatre heures du matin en avril, et l'immobilité forcée sous le vent.

Est-ce la dynamisation physiologique créée par le combat, est-ce la formidable auto-suggestion dont nous ne nous départîmes pas une minute pendant le parcours : « Tu vas bien, tu n'as pas froid, tu n'auras pas même un rhume ». Toujours est-il qu'arrivé à l'ambulance, le déchargement des blessés étant opéré, il nous suffit d'une solide friction, d'un bon grog et d'un sommeil de douze heures pour être aussi normal qu'avant le terrible coup de froid.

Nansen a insisté, il y a des années, sur l'effet salutaire qu'à le bon moral contre les engelures : vouloir se réchauffer, c'est créer une réaction vaso-dilatatrice qui amène du sang à l'endroit froid.

CHAPITRE III

L'action de la pensée sur les plaies

N'est-ce pas par ce même mécanisme vaso-dilatateur créé par l'idée que des eczémas, des dermatoses de toutes sortes, peuvent apparaître à la suite d'une émotion. Et la vaso-constriction d'origine émotive peut très bien expliquer la guérison d'affections cutanées, même graves et anciennes.

Les guérisons de Lourdes abondent en faits de ce genre ; de vieilles plaies suppurantes se cicatrisent après l'immersion dans la piscine ou après le passage du Saint-Sacrement. Nous ne trouvons pas exorbitant qu'un malade, atteint d'une plaie, crée en lui sous l'action de l'émotion religieuse, au niveau de cette plaie, des réactions nerveuses vaso-constrictrices capables de diminuer l'exsudation de sérum sanguin, donc de diminuer les sécrétions morbides. Et de la diminution à la suppression, il n'y a qu'un pas.

Il est connu le cas de Gargam, cet employé des postes qui guérit à Lourdes, et dont le Docteur Le Bec raconte l'histoire. (*Rev. de Philosophie*. Janv.-Fév. 1922). Gargan, à la suite d'une collision de trains fut paralysé à la partie inférieure du corps. Peu de temps

après l'accident apparaissent des troubles de nutrition des tissus au niveau des orteils, puis des ulcérations autour des ongles. Le Bec conclut : « lésion de la mœlle avec troubles trophiques ». On mène le malade à Lourdes. Instantanément il guérit de sa paralysie ; « les troubles trophiques n'ont pas guéri tout de suite ; ils ont demandé plusieurs jours » (Le Bec ne dit pas combien).

Le même auteur relate le cas, bien connu des catholiques, du bûcheron Pierre de Rudler qui, en 1867, avait eu la jambe cassée par la chute d'un arbre, fracture compliquée de plaie. On mit un appareil ; la plaie s'enflamma ; elle suppura huit ans. Au cours de la maladie un fragment d'os de six centimètres s'élimina. On voulut amputer le membre ; il existait un trou par lequel on voyait sortir les deux bouts d'os qui se refusaient à se souder.

Désespéré, de Rudder se décide à invoquer la Sainte Vierge dans une grotte, près de Gand, à Oostacker. Il se place sur un banc ; il prie ; tout à coup, écrit Le Bec, « il éprouva une commotion violente... il comprit qu'il était guéri... il se mit à courir (?) (on ne dit pas si la plaie s'est fermée dans les jours qui suivirent ; c'est regrettable). Le Bec continue : « il survécut vingt-quatre ans, et est mort d'une congestion pulmonaire des vieillards. On a enlevé le squelette de ses jambes après sa mort, et on a fait un moulage. On m'a fait l'honneur de me donner ce moulage que je vous présente, vous pouvez voir qu'il y a bien eu fracture ».

Le Dr Teste, dans son livre *Magnétisme animal*, cite le cas d'une dame Périer qu'il guérit par le magnétisme de « fistules et ulcères au rectum, avec rétrécissement de cet intestin ».

Depuis onze ans, dit Teste, cette dame avait son affection qui suppurait. Mme Périer voulut être magnétisée tous les jours. On était le 6 novembre. Le 20 novembre, deux des plaies du rectum étaient guéries. Le 21, les douleurs du rectum étaient presque dissipées. Le 25, la malade déclare que les plaies étaient guéries et que le trou fistuleux était fermé.

Magnin a relaté l'expérience suivante : il prie un confrère de lui faire, sur chacun des avant-bras, à l'aide d'un bistouri, une incision.

Le confrère s'efforce de faire les deux incisions aussi semblables que possible en profondeur et en longueur. Le même pansement couvrira les deux blessures ; une seule condition sera différente : Magnin se fera « magnétiser » le bras droit, et pas le gauche. L'auteur affirme que l'avant-bras droit a été cicatrisé avant le gauche. Comme Teste l'avait fait lui-même, l'auteur conclut que la magnétisation hâte la cicatrisation des plaies. Pour ce qui nous concerne, nous estimons que la « magnétisation » n'a servi à rien. C'est *l'idée de cicatrisation* qui a hâté les réactions de guérison.

On peut se souvenir que, dès 1783, Bonnefoy adressait à l'Académie de Médecine un Mémoire intitulé : *Quelle peut être l'influence des passions, même sur les maladies chirurgicales ?* Dans ce mémoire, Bonnefoy soutient que l'émotion peut provoquer ou guérir des maladies organiques et microbiennes.

CHAPITRE IV

L'action de la pensée sur les verrues

Faut-il expliquer par le même mécanisme la guérison des verrues par des procédés magiques ?

Nous sommes tenté de le croire. Quoique les verrues soient de nature nettement infectieuse (puisqu'elles sont contagieuses, comme l'ont montré Variot et Jadassohn), il n'est pas douteux que leur développement est sous une certaine dépendance circulatoire ; que la circulation sanguine diminue dans la verrue, celle-ci peut cesser de végéter ; elle peut même disparaître.

Dans certains villages d'Outre-Rhin, on recommande, pour guérir ces petites tumeurs, plusieurs procédés étranges ; la complexité de la technique et son aspect « occulte » peuvent émouvoir assez une âme simple pour créer localement les étranglements vasculaires qui empêcheront la verrue de se nourrir.

Voici un de ces procédés : se munir d'une poignée de cailloux, s'en aller la nuit, à minuit (naturellement), au moment de la pleine lune, auprès d'un puits sans eau et très profond... Tourner le dos au puits, lancer les cailloux dans celui-ci, par dessus la tête ; s'enfuir alors à toutes jambes. Il faut ne pas entendre les cailloux tomber au fond... Alors, et si l'on a bien procédé, les verrues tombent dans la huitaine.

Voici un autre procédé également employé en Allemagne : on prend dans la main autant de petits pois qu'on a de verrues, et, sans prononcer une seule parole, on jette par dessus l'épaule, dans un four allumé, chacun des pois.

Un cérémonial plus simple et moins mystique serait certes moins efficace, parce que frappant moins l'imagination. Certes, celui qui a la mentalité de se soumettre à de semblables expériences a tout ce qu'il faut en lui pour que puissent se produire au fond de lui-même les plus étranges réactions biologiques.

Le Dr Hœberlin dit avoir vu la femme d'un pasteur protestant guérie d'une grosse verrue qui la gênait beaucoup pour coudre, en allant trois fois de suite, à minuit, dans le jardin, par la lune croissante ; là, elle touche trois fois la verrue de l'index droit, et, en regardant fixement la lune, elle prononce trois fois : « lune croissante, pendant que tu croîs, que ma verrue décroisse ». Trois semaines après, la verrue avait disparu.

Le même médecin raconte aussi que le fils d'un officier, las de voir que les ciseaux, caustiques, etc., ne guérissaient pas ses verrues, fait ce qui suit : pendant la pleine lune, à minuit, il touche la verrue avec un morceau de viande, en disant le *Pater noster ;* il enterre la viande sous la gouttière de sa maison, se couche et ne se lève que quand la viande est putréfiée. La verrue avait disparu.

Il est à retenir que les deux dernières observations concernent des gens d'un certain niveau intellectuel : émotivité et intelligence sont, en effet, des facultés très différentes l'une de l'autre. Dans le

second cas, le séjour au lit était bien fait pour donner au sujet le temps de réaliser son auto-suggestion.

Farez a publié un cas de guérison de verrues par suggestion.

Notre frère le Dr Gaston Durville a, sur de nombreux sujets porteurs de verrues, essayé divers modes de suggestion : suggestion directe, suggestion indirecte (sous forme de technique plus ou moins étrange) ; il déclare n'avoir jamais obtenu de succès que dans un seul cas. Celui-ci mérite d'être relaté :

Une dame Cohend., vient consulter le Dr G. Durville pour des troubles nerveux multiples dont la dominante est constituée par une douloureuse névrose d'angoisse. Débilité mentale avec émotivité ; crédulité, suggestibilité extrêmes. Elle porte à la face dorsale de la première phalange de l'index droit, une verrue grosse comme un petit pois.

— Depuis quand avez-vous cette verrue ? demande le clinicien.

— Depuis des années ; j'ai tout fait pour la faire disparaître : je l'ai brûlée jusqu'à la racine avec de l'acide une première fois ; elle a repoussé. Un mois après je l'ai brûlée avec une aiguille rougie au feu, puis arrachée ; elle a repoussé encore.

— Mais, vous pourriez la guérir vous-même, sans aucun produit chimique : rien que votre force à vous suffirait... Mais êtes-vous capable de vouloir ?...

La dame s'enflamme, et :

— Docteur, s'écrie-t-elle, je ferai tout ce qu'il faut, dictez !

— C'est simple, pensez tous les jours, matin et soir : ma verrue meurt, ma verrue tombe. Dans 15 jours votre index doit être net.

— Eh bien c'est entendu, tous les matins et tous les soirs je vais « communiquer à la verrue du mauvais fluide qui empoisonnera la racine ». Faut-il aussi souffler dessus et projeter par la pensée comme du venin qui tue ?

— C'est cela, du souffle, beaucoup de souffle, du venin, beaucoup de venin.

Mme Cohend. s'en alla et revint quinze jours après; il n'y avait plus de verrue sur l'index; celle-ci, qui avait résisté à l'acide et à la cautérisation ignée, avait disparu sous le choc d'une auto-suggestion et elle ne reparut jamais.

CHAPITRE V

L'action de la pensée sur le cœur

Les premières expériences concernant l'action que peut la suggestion sur la circulation sanguine remontent à Tamburini et Sépilli, qui ont les premiers constaté des différences appréciables dans l'état circulatoire des sujets hypnotisés.

Paul Richer, à la Salpétrière, dans le service de Charcot, a fait les mêmes constatations ; et celles-ci ont été confirmées par Beaunis et Burot, puis par Bérillon et G. Durville.

Une malade de Bérillon (très craintive et pouvant être considérée, dit l'auteur, comme hystérique) a, à l'état de veille, un pouls à 78 pulsations à la minute, avec dicrotisme peu marqué et tension artérielle normale. Le sujet est endormi par fixation des yeux, et reçoit la suggestion que son pouls se ralentit. Une minute après la suggestion, le pouls marque 66 pulsations ; le dicrotisme s'est peu modifié, la tension artérielle s'est légèrement élevée.

On fait alors au sujet (toujours endormi) la suggestion qu'il vient de courir, qu'il est essoufflé, que son pouls bat plus vite. Deux

minutes après, le pouls marque 102 pulsations ; le dicrotisme s'est accentué.

Une autre malade, Mme S..., névropathe a, à l'état de veille, 132 pulsations à la minute. Elle est hypnotisée ; elle reçoit la suggestion qu'elle est calme, que son cœur se ralentit. Le Dr Jennings, qui enregistre le tracé cardiaque au cardiographe, constate qu'après cinq minutes le pouls est descendu à 114 pulsations. La même suggestion est répétée ; le pouls, repris après une attente de cinq minutes, donne 102 pulsations. Après une troisième suggestion le pouls descend à 84 pulsations.

L'expérience ayant été répétée à plusieurs reprises, le pouls de la malade est descendu à 84 pulsations.

Gaston Durville, reprenant ces expériences, a montré qu'il n'est nullement utile de provoquer le sommeil pour obtenir les mêmes effets suggestifs sur la circulation.

Il parle à une femme simplement émotive, normalement éveillée ; il lui compte 79 pulsations à la minute, à l'artère radiale. Le doigt toujours posé sur la radiale, et l'œil sur le chronomètre, il dit le plus naturellement du monde, et comme s'il constatait le fait : « Tiens, votre pouls bat plus vite !... oui plus vite... de plus en plus vite ». Et à mesure que les minutes passent, la suggestion s'exécute : le pouls bat successivement à 85, 89, 93, 96 pulsations.

Avec de grands émotifs, on fait aisément passer ainsi le pouls de 75 ou 80 pulsations à la minute à 110 et 120.

Bernheim a, il y a des années, relaté l'expérience suivante :

« J'enregistre, dit-il, le pouls d'un individu avec un sphygmographe à transmission sur un cardiographe de Marey, et j'inscris le temps avec un compteur à secondes. Je compte le pouls, à haute voix, sans rien dire au sujet ; puis après un certain temps, je compte plus de pulsations qu'il y en avait, par exemple 95 au lieu de 80. Si, plus tard, je repère le tracé, je constate que, pendant la numération accélérée, le pouls s'est accéléré en moyenne de 10 pulsations par minute.

Si Bernheim fait, en employant la même méthode, la suggestion de pulsations retardées, il constate que le pouls s'est, sur son affirmation, ralenti de 6 à 7 pulsations par minute.

La numération accélérée ou ralentie a créé dans le cerveau du patient l'idée de rythme accéléré ou ralenti, et celle-ci s'est exécutée.

Ces expériences prouvent qu'il est absolument inutile d'hypnotiser pour obtenir de puissants effets de suggestion : tout ce qu'on obtient en hypnose, on peut l'obtenir à l'état de veille ; *l'hypnose ne crée aucune propriété biologique nouvelle.*

L'hypnose n'est réalisable que sur quelques individus particulièrement émotifs. Vouloir n'obtenir des effets suggestifs que dans cet état, c'est priver une foule de gens des bénéfices de la suggestion et de l'auto-suggestion.

Voici une curieuse observation relatée par Gaston Durville *(Journal du Magnétisme)* ; elle vient à l'appui de notre thèse ; laissons la parole à notre frère :

Un de mes malades, Col..., homme de 35 ans, remarquablement intelligent et énergique, était atteint de *quatre* affections cardiaques, dont chacune était mortelle et arrivée à un degré qui, de l'avis de tous les médecins qui l'avaient vu, était incompatible avec l'existence. Quand j'entrepris sa cure, il avait : insuffisance mitrale avec souffle tricuspidien, double lésion aortique et coronarite occasionnant d'horribles crises d'angine de poitrine. Il était assis dans son lit en pleine asystolie avec anasarque, gonflement hépatique considérable, anurie et congestion intense des deux bases pulmonaires. Il ne réagissait plus du tout à la digitale. Après l'avoir bien examiné, je lui dis quelque chose commececi : « Puisque les médicaments sont sans effet sur vous, c'est avec votre volonté que je vais vous rétablir ; et, à partir d'aujourd'hui, vous ne prendrez plus de drogues. Comprenez-moi bien : votre cœur est fatigué, flasque ; il n'a plus l'énergie suffisante pour chasser convenablement l'ondée sanguine ; de là, tous ces phénomènes de stase dans votre foie, vos poumons, vos jambes. Mais la

volonté, quand elle sait réagir, ou qu'on l'aide à réagir, a de la prise sur les fibres du cœur ; la volonté, quand elle est convenablement dirigée, est susceptible de créer, dans l'organisme *de n'importe qui*, les réactions les plus extraordinaires. Vous allez m'aider, m'aider de toutes vos forces. — De toutes mes forces à moi je vais vous soutenir. Je serai votre ami, je ne vous abandonnerai pas. » Alors, j'ai vu briller dans l'œil terne de cet homme l'éclair de l'espérance ; j'ai senti que j'avais conquis sa confiance ; il ne me restait plus qu'à la mériter. Je vis mon malade d'abord chaque jour ; par des exemples choisis dans ma clientèle, je lui fis comprendre l'énorme pouvoir qu'a la pensée sur les gens les mieux équilibrés, même dans les affections organiques les plus graves ; puis, je lui expliquais en termes concis les exercices psychiques à faire et les lui fis faire devant moi. Je ne le perdais pas de vue, l'encourageant d'une parole, d'un geste, l'aidant d'un froncement de sourcil pendant un effort, le récompensant d'un succès par un sourire, par un serrement de main, par un rien, mais un rien qui est beaucoup, un rien qui est tout.

— « Mon cœur se renforce, répétait-il ; il se contracte mieux, se resserre ; il bat mieux ; ma circulation s'active ; mon rein s'ouvre, j'urine. » Était-il fatigué, c'est mentalement qu'il faisait l'exercice, et moi je tenais sa main : « Courage, répétais-je, nous vaincrons ! »

Après chaque séance, régulièrement, le malade urina, obtenant ainsi par lui-même ce que la théobromine ne savait plus obtenir ; le taux urinaire s'éleva si bien que le dixième jour il urinait cinq cents grammes. La congestion pulmonaire avait diminué ; il put s'allonger dans son lit. Le cœur était moins flasque, le souffle tricuspidien s'atténuait, le foie était moins gros, l'anasarque avait diminué de moitié.

Après quatorze jours de traitement, le malade mit pied à terre. La convalescence fut rapide et normale.

Seules les crises d'angine de poitrine persistaient. Quand elles s'emparaient du malheureux, l'angoisse l'envahissait, atroce, la sueur

perlait en gouttes du volume d'un pois sur toute sa face ; son cœur battait à rompre ; le nitrite d'amyle était sans action. — Je me mettais alors devant lui et lui disais avec une puissance de conviction que les mots écrits n'expriment pas :

— « Du calme, mon ami, du calme ; je vous aide... Allons, comptons ensemble jusqu'à dix, et la crise est finie... ». Allons doucement : un, deux... Vous souffrez trop ; eh bien je compte seul ; vous, comptez mentalement avec moi : un, deux, trois... ; là..., elle diminue..., quatre... Allons, respirez bien... ; elle diminue..., quatre, cinq... six. »

Souvent la crise résistait.

— « Elle résiste, disait-il en suffoquant. »

— « Patience, elle va céder ; recommençons : une, deux, trois... »

Alors, toujours, une détente se produisait, dont je profitais. « Allons, nous y sommes, c'est fini... », et doucement la crise cessait.

Je suis ainsi parvenu, continue Durville, à espacer les crises et à diminuer leur intensité assez pour que mon malade pût, non seulement aller et venir comme par le passé, mais même reprendre ses occupations dans son bureau au chemin de fer (quand il pouvait travailler, il était dans son bureau à la gare du Nord).

Pendant plus de trois ans, il eut une vie parfaitement supportable ; une crise d'angine survenait de temps à autre, mais combien faible, comparée aux atroces paroxysmes du passé ; survenait-elle dans la rue, il s'appuyait à un arbre, et là il répétait : « ma crise cesse, mon cœur bat normalement ; le front se couvrait de sueur et peu à peu la détente survenant, il continuait sa route. M. Col.,., transformé jusqu'au fond de lui-même, devint un apôtre de l'auto-suggestion.

La même méthode nous permit de rétablir un homme de 64 ans, atteint d'une terrible attaque d'urémie : la suggestion et l'auto-

suggestion eurent rapidement raison non seulement des cruelles crises cardio-pulmonaires, mais aussi de l'obstruction complète des reins.

Partant de ces observations et expériences relatives à l'action de la suggestion sur l'appareil circulatoire, nous nous laissons aller à une affirmation plus grave, que voici :

Tout ce que la suggestion est susceptible de réaliser sur autrui, l'autosuggestion doit être susceptible de le réaliser sur soi-même.

Par quel mécanisme, en effet, procède la suggestion ? Par le mécanisme du *choc mental.*

Quand je dis, par exemple, à une femme : « Comme vous êtes pâle », alors qu'elle ne l'est pas plus qu'une autre, mon affirmation « choque » son esprit ; qu'elle le veuille ou non, l'affirmation heurte les idées inverses qu'elle pouvait avoir et s'impose au cerveau, qui envoie aux nerfs vaso-constricteurs du visage un ordre d'excitation ; le sang ne tarde pas alors à quitter la surface de la peau ; la pâleur s'est réalisée.

Quelle composante de l'esprit a reçu le choc ? La partie consciente du moi ? Non, le subconscient : la suggestion est passée par la petite porte de l'esprit, par la porte cachée, par la porte de service ; c'est le domaine de l'émotion qui a reçu le choc. La pensée consciente, la réflexion volontaire, le raisonnement, toutes les composantes du moi conscient (qui constituent la grande porte de l'esprit, la porte principale, la porte cochère, la porte de face) ont tout ignoré de ce qui s'est produit. Mieux, il est même admis par quelques auteurs que, si le moi s'était aperçu de l'ordre qui entrait en lui, la suggestion ne se serait pas exécutée.

Si l'on avait expliqué à la dame Cohend. le vrai mécanisme qui devait produire la guérison de sa verrue, celle-ci ne se serait pas produite. Le raisonnement (qui entre par la grande porte de l'esprit) n'y produit pas de choc ; au contraire, le mysticisme du procédé

non expliqué, crée par l'imagination le choc nécessaire. Foi et volonté semblent s'opposer. Ce que l'une réalise, il est classique de dire que l'autre ne le réalise pas. C'est ce que Pascal exprimait quand il disait que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ».

Mais, au fond, l'opposition entre le subconscient et le conscient, entre l'émotion et la volonté, est-elle aussi grande qu'on le pense généralement ?

Pour ce qui nous concerne, nous ne le croyons pas. Et nous osons affirmer que tout ce que l'idée réalise par le mécanisme du choc émotionnel, la volonté froidement réfléchie peut le réaliser de la même manière. Et, alors que le choc émotionnel nécessite, pour s'exécuter, des conditions spéciales d'impressionnabilité, de névropathie, de désorganisation mentale, l'effort mental a l'avantage d'être réalisable par les gens les mieux équilibrés, les plus sains d'esprit.

Si notre affirmation se démontre, quel champ désormais vaste s'ouvre à la thérapeutique mentale !

Les gens qui ont la foi, qui ont un mauvais ou un médiocre contrôle mental, qui sont impressionnables, émotifs, recevront leur choc mental sous la forme d'une suggestion, par la bouche du médecin spécialisé. Les gens qui ne se sentent pas justiciables des arguments d'ordre émotionnel, ceux dont la synthèse mentale est solide, se donneront l'ordre mental à eux-mêmes sous forme d'autosuggestion. Mais, pour que cet ordre s'exécute, ne leur faudra-t-il pas aussi croire ? Certainement oui ; mais, au lieu du mystère, il leur suffira de croire en leur volonté. Et ils croiront en cette volonté s'ils veulent prendre le temps de se fournir à eux-mêmes la preuve. C'est l'expérience implacable qui imposera au moi conscient la foi *a posteriori*.

Nous n'hésitons pas à affirmer que si la volonté se fait confiance à elle-même, elle peut réaliser tout ce que la suggestion réalise.

Voici une expérience que le Docteur Gaston Durville réalise

très aisément. Nous la réalisons de la même manière :

Le 26 juin 1923, le Dr Gaston Durville faisait, en collaboration avec le Cheik Véhab, de Constantinople, au 3e Congrès International de Psychologie expérimentale, une conférence sur le Yoguisme ; parlant de l'action que peut exercer la volonté sur nos réactions circulatoires, il propose une expérience sur lui-même pour démontrer cette action. Il se place debout, et prie deux des assistants (l'un d'eux est le Dr A.) de vouloir bien compter le nombre des pulsations à la minute de ses artères radiales. Les deux personnes, montre en main, et un doigt sur l'artère, au poignet, comptent 62 pulsations.

Sans rien changer de la position, et les poignets toujours tenus, le Dr G. D. dit : « J'envoie par la pensée, à mon cœur, un ordre d'accélération... Mon cœur bat vite, vite, plus vite ». Il clôt les yeux pour pouvoir se concentrer davantage sur l'acte circulatoire à obtenir et pour éviter toute distraction. Les contrôleurs disent : « le pouls bat plus vite » — « Comptez exactement au chronomètre », dit l'expérimentateur. Le contrôleur de droite dit : « le pouls augmente encore sa vitesse ». Comme il n'est pas médecin, il déclare que le pouls bat trop vite pour qu'il puisse le compter. Le contrôleur de gauche (Dr A.) n'a pas quitté de l'œil son chronomètre, ni lâché l'artère ; il annonce qu'il a compté 128 pulsations en une minute. Il refait une deuxième numération ; il annonce 126 pulsations.

Sous l'action de l'effort mental, les battements cardiaques ont donc plus que doublé.

Sans interrompre l'expérience, sans changer de position, et les poignets toujours tenus par les contrôleurs, l'expérimentateur dit : « Je veux maintenant que mon cœur se ralentisse ». Même concentration psychique que précédemment, pendant 2 à 3 minutes, les yeux étant clos pour éviter la distraction.

Les deux contrôleurs déclarent que le pouls se ralentit de façon impressionnante. Celui de droite (qui n'est pas médecin), déclare

qu'il ne sent plus le pouls. Celui de gauche compte, une première fois 56 pulsations à la minute, une seconde fois 53.

Nous avons toujours, dans des expériences analogues, constaté comme l'expérimentateur précité, qu'il est beaucoup plus facile d'activer par la volonté que de ralentir l'activité cardiaque. Cette constatation est conforme à ce que créent sur les rythmes cardiaques les émotions : s'il est connu qu'elles produisent parfois l'arrêt cardiaque (c'est-à-dire du ralentissement poussé à l'extrême), elles créent de façon plus banale l'activation de l'organe, la tachycardie.

CHAPITRE VI

L'action de la pensée sur les glandes

La pensée agit profondément sur les glandes de l'organisme ; par quel mécanisme ? Vraisemblablement par l'intermédiaire des nerfs sécrétoires ; l'action se ramènerait alors à un effet de vaso-dilatation : l'excitation nerveuse produite par le choc de l'idée se traduirait par une excitation des nerfs vaso-dilatateurs de la glande, d'où issue de liquide vers la glande.

Les glandes lacrymales secrètent aisément sous l'action d'un choc d'idée : la suggestion créée par la vue de quelqu'un qui pleure amène des larmes aux yeux des émotifs ; les larmes sont contagieuses.

On a parlé récemment d'un signe oculaire qui permet de reconnaître les grands émotifs : « l'éclat mouillé » du regard. Quand le médecin examine un nerveux impressionnable, il constate souvent que l'œil de celui-ci prend un éclat spécial, qui est bien désigné sous le nom d'éclat mouillé, car il est dû à une mince nappe de sécrétion lacrymale que l'émotion de l'examen médical a fait sourdre des glandes lacrymales.

La constatation de l'éclat mouillé du regard est un bon signe qu'on a affaire à un émotif, toujours justiciable d'un traitement par suggestion, et souvent même susceptible d'être très facilement endormi.

Les sécrétions nasales sont, elles aussi, susceptibles d'être modifiées par la suggestion. L'appoint nerveux du rhume des foins est bien connu, et ceux qui ont expérimenté savent que certains coryzas sont très bien modifiés par la suggestion.

L'action de l'idée sur les glandes sudoripares est bien connue : la sudation émotive est classique.

Les glandes salivaires sont très sensibles à l'action suggestive. L'idée de bon repas imposée par le fumet qui émane de chez le rôtisseur, amène la salive à la bouche. Combien de névrosés salivent en surabondance uniquement par idée fixe de sursalivation.

Les classiques expériences de Pawlow ont mis en évidence que les glandes de l'estomac n'échappent pas à l'action de l'idée ; il existe une sécrétion gastrique d'origine psychique. Pawlow montre à un chien affamé un beau morceau de viande, et quand la bête se précipite pour avaler l'alléchant appas, on lui fait avaler une éponge préalablement attachée à une ficelle. L'éponge ayant atteint l'estomac, on tire à soi la ficelle, qui ramène l'éponge hors de l'estomac du chien : celle-ci est pleine de suc gastrique. C'est l'idée du festin carné qui a envoyé aux glandes pepsinifères une suggestion de fonctionnement.

La glande hépatique est, comme les précédentes, très sensible à l'action de la pensée. « Se faire de la bile » c'est troubler, par des pensées morbides la normale fonction du foie. Le choc émotionnel étrangle les voies biliaires, créant l'ictère ou crée la diarrhée par brusque irruption biliaire dans l'intestin. Combien de troubles de la fonction hépatique succèdent à des chocs nerveux !

Il est plus difficile de mettre en évidence l'action de la pensée sur le pancréas. Il semble cependant que bien des dyspepsies

d'origine émotionnelle sont dues à des perturbations subies par la fonction pancréatique.

Les glandes de l'intestin grêle sont très sensibles à l'action de l'idée. Tout le monde connait les diarrhées émotives. Les pilules de mie de main ou de n'importe quoi, purgent si on leur attribue un effet laxatif : la grande sécrétion liquide qu'on constate dans les selles des émotifs purgés par suggestion, prouve qu'il y a, dans le résultat obtenu, un facteur autre que la seule contraction émotionnelle de la musculature intestinale. Il est certain, d'ailleurs, que dans la production d'une selle par suggestion, les deux causes interviennent : cause glandulaire d'une part (les sécrétions biliaire et intestinale sont activées par l'idée de l'effet à obtenir), cause musculaire d'autre part (la musculature intestinale, stimulée par la même idée, complète l'action sécrétoire). Grâce à cette double possibilité d'action mentale sur l'intestin, la constipation est une affection qu'il est souvent assez aisé de guérir par suggestion. Les cas de guérison de constipation par la suggestion sous toutes les formes ne se comptent pas, tant ils sont nombreux.

Nous connaissons des gens, constipés depuis soixante ans, que la suggestion a guéris. D'ailleurs, pour les cas très anciens, il convient de répéter régulièrement les séances suggestives pour briser la vieille habitude d'inertie de l'organe. La rééducation de l'intestin n'est que cette forme soutenue de la suggestion. Se présenter chaque matin, à la même heure, à la selle, c'est donner à son subconscient une magnifique suggestion quotidienne de fonctionnement. Quand l'habitude est prise, et que l'organe fonctionne régulièrement, c'est que l'auto-suggestion est adoptée par l'esprit définitivement.

Les entérites d'origine nerveuse sont le résultat de chocs émotionnels ayant touché les sécrétions intestinales ; un choc d'ordre inverse créé par une suggestion judicieusement appliquée guérit la maladie.

Les sécrétions urinaires sont, c'est connu, profondément influen-

cées par l'idée. L'envie d'uriner est des plus communicatives. Il suffit à un nerveux de penser qu'il a envie d'uriner pour qu'immédiatement la sécrétion rénale s'intensifie.

Voici un sujet sensitif à l'état de veille, Mme D...; je l'ai vue, il y a quelques minutes, sortir du water-closet ; je sais donc que sa vessie est vide. Je lui dis : — « N'auriez-vous pas un petit besoin à satisfaire ? » — « Non, Docteur ». Avec négligence, j'ajoute : — « ... Enfin, vous connaissez l'endroit, si c'était nécessaire, allez-y ». Sans en avoir l'air, j'ai appuyé sur le « si c'était nécessaire, allez-y ». Et on parle d'autre chose. Cinq minutes ne se sont pas écoulées que Mme D... se précipite à nouveau dans le water.

C'est par un phénomène d'auto-suggestion du même genre, que, dans un concours (celui de l'externat des hôpitaux, par exemple), lorsqu'un candidat, attendant avec émotion son tour de se présenter devant le jury, disparait derrière le rustique paravent qui cache un seau de toilette, pour y déverser le trop plein de sa vessie, tous les camarades qui attendent eux aussi leur tour, et qui ont vu le premier disparaître, se succèdent l'un après l'autre derrière le paravent.

Les maquignons, les charretiers, qui ne veulent pas que leurs chevaux les arrêtent n'importe où pour uriner, les font uriner là où ils veulent, en sifflant à côté d'eux. Le sifflet rappelant à l'animal le bruit de l'urine qui coule, lui donne la suggestion du besoin d'uriner, et l'effet ne se fait pas attendre. Les bêtes sont suggestibles comme nous-mêmes.

Les médecins spécialisés dans les maladies des voies urinaires savent très bien qu'un des bons moyens de faire uriner vite un malade prostatique ou rétréci du canal, est souvent, soit de siffler auprès de lui pour imiter le bruit de l'urine qui coule, soit plus simplement encore d'ouvrir, auprès d'eux un robinet d'eau. Nous avons bien des fois fait uriner par ce procédé du robinet d'eau des malades chez lesquels la sonde n'avait pu pénétrer. Ce que la sonde, toute matérielle, n'obtient pas, une simple idée l'obtient souvent. Et il n'est

pas même utile d'être névropathe pour que le résultat s'obtienne ; et il n'est même pas utile non plus que le clinicien soit bien exercé : n'importe quelle nourrice fait très bien uriner n'importe quel enfant.

Au cours des crises d'urémie, le rôle bienfaisant d'une suggestion bien maniée est des plus puissants. Dire au malade, avec la conviction nécessaire : « Vous urinerez ce soir, puis davantage demain », c'est enfoncer profondément en son cerveau des ordres pour la mixtion future. Nous avons vu des urémiques réagir parfaitement à la suggestion, alors que tous les diurétiques du pharmacien ne produisaient pas une goutte d'urine.

Les glandes génitales enfin, sont, elles aussi, très sensibles à l'action psychique. Il suffit qu'une idée génitale fasse irruption dans l'esprit de la femme pour que les glandes vaginales se mettent à secréter. L'action psychique sur l'ovaire ne fait aucun doute : l'idée de grossesse supprime les règles ; c'est l'histoire classique des grossesses nerveuses. Une malade du Dr Gaston Durville vit ses règles s'arrêter parce qu'elle eut l'hallucination suivante : Saint-Antoine lui apparut, et la posséda. Elle en ressentit un « grand bien être, des tressaillements effroyables... » ; et elle conclut qu'elle allait être enceinte. Les règles qui devaient venir dans la semaine n'apparurent pas. Le ventre commença à grossir, les seins à gonfler et à laisser soudre à la pression du mamelon, un liquide aqueux. Après neuf mois de suspension de règles il y eut douleurs abdominales, éructations, gaz abondants, cris et pleurs, toutes choses que la malade considéra comme un accouchement. Le ventre était dégonflé ; la malade ignorant que les règles ne viennent pas de suite après l'accouchement, celles-ci réapparurent dans la semaine. La malade ne demanda jamais de nouvelles de l'enfant : de même qu'elle avait eu avec Saint Antoine un contact « psychique », de même l'enfant était « psychique », c'est-à-dire qu'il était « du monde des esprits ». La suggestion crée sur l'ovaire de puissantes réactions : elle peut régulariser les règles chez les jeunes filles et les femmes, supprimer les douleurs nouvelles chez les jeunes

filles à utérus encore insuffisamment formé et augmenter ou diminuer le flux mensuel. Le système génital de la femme est une des plus sensibles à la suggestion.

Les hémorragies utéro-ovariennes sont généralement très faciles à arrêter par suggestion.

Les glandes génitales de l'homme sont aussi influençables que celles de la femme; l'idée génitale crée l'érection ; au contraire, la crainte d'être impuissant empêche la congestion prostatique et s'oppose à la vaso-dilatation qui crée l'afflux sanguin dans les corps caverneux.

CONCLUSION

L'action de la pensée sur les phénomènes de nutrition cellulaire mérite d'être étudiée à fond ; de nouvelles expériences s'imposent.

On peut entrevoir que la thérapeutique médicale est susceptible d'acquérir, par la connaissance précise de l'action mentale dans nos profondeurs, un moyen supplémentaire de combattre les maladies, non seulement nerveuses mais organiques.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Chap. I. La stigmatisation chez les mystiques. 11

Chap. II. La stigmatisation expérimentale. 17

Chap. III. L'action de la pensée sur les plaies. 21

Chap. IV. L'action de la pensée sur les verrues. 25

Chap. V. L'action de la pensée sur le cœur. 29

Chap. VI. L'action de la pensée sur les glandes. 39

Conclusion. 45